vagues, presque nulles, en 1634. Les lacs Erié, Michigan, Supérieur, lui étaient inconnus; il avait entendu parler de la chute du Niagara, mais pour lui ce n'était pas autre chose qu'un *rapide* ordinaire. Cependant il avait ouï dire que du côté de l'ouest, à 400 lieues de distance, plus ou moins, vivait une nation qui avait demeuré autrefois au voisinage d'une mer éloignée, et qui, pour cette raison, était appelée par les Algonquins la « Nation des Gens de Mer ». On racontait encore que ces Gens de Mer commerçaient avec des individus habitant encore plus loin vers l'ouest, et qui venaient chez eux en traversant une vaste étendue d'eau sur de grands canots de bois, et non d'écorce, et qui, par leur défaut de barbe, leurs têtes rasées, leurs costumes, etc., etc., semblaient se rapprocher beaucoup des Tartares ou des Chinois. Avec un peu d'imagination et de bonne volonté — on est toujours porté à croire ce qu'on désire! — il était facile de voir, dans cette vaste étendue d'eau, la mer qui sépare l'Amérique de l'Asie, le Pacifique-Nord, et, dans les voyageurs, des Chinois ou des Japonais. C'était l'opinion de Champlain, des missionnaires et des colons les mieux informés, qu'en poussant vers l'ouest, il était relativement aisé de trouver, pour aller en Chine, un chemin plus court en traversant l'Amérique que le chemin ordinairement suivi, faisant le tour du cap de Bonne-Espérance. Depuis le temps de Jacques Cartier cette idée hantait les esprits; on s'illusionnait sur la largeur réelle du continent américain; on croyait qu'il suffirait de s'enfoncer de 2 ou 300 lieues dans les terres pour rencontrer, sinon l'Océan Pacifique, au moins une baie ou quelque grand fleuve y aboutissant.

Nicolet, pendant son long séjour au lac Nipissing, avait dû entendre faire les mêmes récits, les Nipissiriniens allant, paraît-il, chaque année en traite chez une nation éloignée d'eux de cinq à six semaines de marche, et qui passait pour commercer avec des gens demeurant plus loin et venant par mer sur de grands canots de bois (1). Sa curiosité ne devait pas être moins excitée que celle de Champlain, et il est à supposer qu'ils avaient parlé ensemble du problème à résoudre, — la reconnaissance du chemin direct vers la Chine, — et nul mieux que Nicolet ne paraissait capable de tirer la chose au clair.

Le 1^{er} juillet 1634, deux convois de canots partaient de Québec, remontant le Saint-Laurent, l'un pour bâtir un fort à l'endroit où est aujourd'hui la ville des Trois-Rivières, l'autre, sous la direction du P. de Brébœuf, pour explorer les « pays d'en haut » — aujourd'hui la province canadienne d'Ontario — en remontant la rivière Ottawa. Nicolet faisait partie du second convoi, et pendant que les deux expéditions étaient réunies aux Trois-Rivières, il contribua, en travaillant de ses mains à mettre en place des palissades (2), à la fondation de la

(1) Benj. Sulte (d'après le F. Sagard, 1625). *Mélanges d'Hist. et de Litt.*, 1876.

(2) C. W. Buttersfield, *loc. cit.*